

Les humanités digitales précèdent-elle le numérique ? Jalons pour une histoire longue des humanités digitales

Olivier Le Deuff

▶ **To cite this version:**

Olivier Le Deuff. Les humanités digitales précèdent-elle le numérique ? Jalons pour une histoire longue des humanités digitales. H2PTM'15 : Le numérique à l'ère de l'Internet des objets, de l'hypertexte à l'hyper-objet, Oct 2015, Paris, France. pp.421-432. hal-05191378

HAL Id: hal-05191378
https://hal.science/hal-05191378v1

Submitted on 29 Jul 2025

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Les humanités digitales précèdent-elle le numérique ?

Jalons pour une histoire longue des humanités digitales.

Olivier Le Deuff

Laboratoire Médiation – Information – Communication – Arts (MICA)
Université Bordeaux Montaigne
Domaine Universitaire
Place des Antilles
33607 Pessac

Maître de conférences en sciences de l'information et de la communication
IUT Bordeaux Montaigne
place Renaudel
1 rue Jacques Ellul
33800 Bordeaux
oledeuff@gmail.com

RÉSUMÉ. *Le but de cet article est de montrer que les humanités digitales débutent en fait bien avant l'informatique en s'inscrivant dans l'histoire des outils de traitement et d'organisation de l'information. Nous montrons ici l'importance de l'index et la volonté des premiers humanistes d'améliorer l'accès et la recherche d'information. Certaines problématiques (surabondance de l'information, lecture à distance, perte d'attention, etc.) que nous pensons récentes sont en fait anciennes.*

ABSTRACT. *The purpose of this article is to show that digital humanities actually begin long before computer science with the history of tools for processing and organizing information. Here we show the importance of indexing and the will of the first humanists to improve access and information retrieval. Some issues (information overload, distant reading, loss of attention, etc.) that we believe recent are indeed old*.

MOT-CLES : *humanités digitales, index, indexation, histoire de l'organisation de l'information*

KEYWORDS: *digital humanities, indexation, index, history of information systems*

1. Introduction

Les expressions d'humanités numériques ou d'humanités digitales sont désormais fréquentes. Elles désignent un mouvement qui cherchent à mieux intégrer les potentialités du numérique au niveau de la recherche et de la pédagogie au sein des sciences humaines et sociales. Le manifeste des Digital Humanities à la suite du *ThatCamp* Paris 2010 les définissait ainsi : « *Pour nous, les digital humanities concernent l'ensemble des Sciences humaines et sociales, des Arts et des Lettres. Les digital humanities ne font pas table rase du passé. Elles s'appuient, au contraire, sur l'ensemble des paradigmes, savoir-faire et connaissances propres à ces disciplines, tout en mobilisant les outils et les perspectives singulières du champ du numérique.(…) Les digital humanities désignent une transdiscipline, porteuse des méthodes, des dispositifs et des perspectives heuristiques liés au numérique dans le domaine des Sciences humaines et sociales »*[1]

Le choix de digital comme adjectif nous semble plus opportun que celui de numérique pour traduire l'expression *Digital Humanities*. En particulier, parce qu'il permet d'inscrire les humanités digitales dans une histoire longue qui précède de beaucoup l'émergence du numérique et de l'informatique. Cette histoire est celle des pratiques lettrées, mais c'est aussi et surtout l'histoire des outils de classement et d'organisation de la pensée et des connaissances. De la même façon qu'il convient de rappeler que l'histoire de l'hypertexte débute avant l'informatique et ses concrétisations bien connues au sein du navigateur sur le Web, les humanités digitales s'inscrivent dans une lignée qui est celle d'une lecture organisée qui sort de la linéarité du texte et du document. Dès lors, nous voulons montrer qu'il existe une histoire plus longue des humanités digitales qui va au-delà de la petite histoire. Une histoire qu'il est fréquent de commencer avec le prêtre jésuite Robert Busa qui a consacré une partie de ses recherches dans la constitution d'un index de l'œuvre de Thomas d'Aquin en utilisant les technologies informatiques mises à disposition par IBM. *Digitus dei est hic !,* dira-t-il (Busa, 2008) pour montrer que l'index est une construction où le doigt de Dieu est encore présent. Mais ce doigt qui désigne renvoie à des pratiques anciennes dont nous souhaitons ici mettre en avant quelques éléments clefs sans pour autant être exhaustif.

1. Des humanités digitales plutôt que numériques ?

La pratique de constitution des index et des concordances n'est pas nouvelle et ne débute pas du tout avec Busa. De la même façon, que l'histoire a surtout retenu le texte de Vannevar Bush comme fondateur de l'hypertexte en oubliant les travaux précédents comme ceux de Paul Otlet (Serres, 1995) ou d'Emmanuel Goldberg

[1] Manifeste du ThatCamp.26 mars 2011. http://tcp.hypotheses.org/318

(Buckland, 2006)[2], il convient d'éviter la tendance réductrice. Le fait de ne considérer que la seule entremise de moyens informatiques néglige une histoire bien plus longue qui permet de mieux comprendre les évolutions actuelles : l'histoire des sciences de l'information, des outils de traitement de la pensée et de l'organisation des connaissances. On a tendance à croire que nous sommes les premières générations à ressentir une surabondance de l'information, à devoir utiliser des types de lecture non exhaustive, à opérer des nouveaux modes de lecture et des découpages à l'intérieur des textes voire à des recompositions. Or, rien n'est plus faux comme l'a démontré Ann Blair dans son histoire des techniques de gestion de l'information (Blair, 2011). Par conséquent, nous n'en sommes pas au premier âge de l'information, mais plutôt au quatrième selon Robert Darnton[3]. Selon la division de Darnton, la première révolution de l'information est venue avec le développement de l'écriture en 4000 avant JC Mésopotamie ; la seconde a été facilitée par l'invention des caractères mobiles (10e siècle la Chine et l'Europe du 15ème siècle) ; le troisième âge a été marquée par l'avènement de l'impression de masse (presses, l'encre et le papier pas cher, les systèmes de distribution de masse, et l'alphabétisation de masse) à la fin de l'Europe du 18ème siècle et en Amérique ; la quatrième période est marquée par le développement de l'Internet et notamment par le World Wide Web en 1991 avec sa structure d'accès ouvert.

Il faut vraisemblablement procéder de même pour les humanités digitales qui nous rappellent l'importance des doigts, et donc des possibilités de manipulation et de désignation. Nous préconisons par conséquent la réalisation d'une histoire longue au-delà d'une petite histoire (Le Deuff, Clavert, 2014) qui fasse remonter l'apparition des humanités digitales bien avant l'utilisation d'outils informatiques sans pour autant entrer dans une démarche *steampunk*[4] (Bertrand, 2012). Les humanités digitales s'inscrivent donc dans l'histoire de l'indexation avec un index qui désigne autant ce qu'il faut savoir, que ce qu'il faut dénoncer (Le Deuff, 2012). Dès lors, le digital s'avère un *pharmakon*[5] avec son côté double, tantôt remède, tantôt poison. Un élément beaucoup moins évident avec le mot numérique. Cette empreinte du *pharmakon* souvent expliquée dans ces travaux par le philosophe Bernard Stiegler (Stiegler, 2008) pour définir la technique apparaît ici un atout. Un *pharmakon* que symbolise d'ailleurs parfaitement la fleur : la digitale, qui illustre le côté potion/poison puisqu'on en extrait un médicament cardiotonique la digitaline, mais qui peut s'avérer mortel en cas de mauvais dosage, ce que connaissent bien les fans d'Agatha Christie. Dès lors, l'adjectif digital semble davantage pertinent que

---

2 Ce que font encore bon nombre d'ouvrages. On s'étonne ainsi de ne trouver aucune fois cité Paul Otlet ou Goldberg dans le pourtant très bon ouvrage sur l'organisation de l'information dirigé par Gluschko (Gluschko, 2013).

3 Darnton, R. (2008, June 12). « The Library in the New Age ». *The New York Review of Books*. http://www.nybooks.com/articles/archives/2008/jun/12/the-library-in-the-new-age/

4 Le *steampunk* est initialement un genre littéraire, qui désigne une uchronie, un changement dans le cours de l'histoire avec l'introduction de nouvelles technologies à l'époque des machines à vapeur comme la période victorienne. Les auteurs introduisent ainsi des machines intelligentes issues de l'algèbre de Boole, et des travaux de Charles Babbage.

5 En Grèce antique, le *pharmakon* désigne à la fois le remède, le poison, ainsi que le bouc-émissaire.

numérique, car il oblige à une position mesurée et réfléchie vis-à-vis de la technique qui ne soit ni technophile, ni technophobe comme le recommandait le philosophe Gilbert Simondon (Simondon, 1989). L'emploi de digital apparaît ainsi une position plus « raisonnable » que numérique qui se place comme étant surtout du côté du ratio[6], c'est-à-dire du calculable. Si tout devient calculable, on retrouve l'idéologie et la généalogie de la société de l'information (Mattelart, 2006), dont le discours actuel repose sur le fait que la vérité serait dans les *Big Data,* ce que critiquent avec raison Maryse Carmès et Jean-Max Noyer (Carmes, Noyer 2014). Il convient d'éviter de tomber dans un paradoxe qui pousserait d'un côté à numériser les documents des siècles passés tout en négligeant une histoire longue dont les traces s'exercent dans nos interfaces, tel l'hypertexte, symbolisé par cette main cliquable et son index qui désigne l'endroit où il faut cliquer, et qui n'est qu'une reprise d'un symbole régulièrement présent dans les manuscrits médiévaux.

2. Au commencement était l'index

L'index se retrouve donc dessiné dans la marge de certains manuscrits pour désigner le passage à lire sous la forme de manicules (Sherman, 2005°). L'hypertexte de nos interfaces actuelles correspond donc à un architexte (Souchier, Jeanneret, 1999) en tant que modèle ancien qui vient s'incarner dans le logiciel. Nous considérons que l'apparition de l'index marque le véritable début des humanités digitales, ce qui nous place bien avant l'informatique. Les visions à court terme réduisent trop souvent les sciences de l'information à l'apparition de l'informatique, ce qui néglige tout un pan de l'histoire et pas des moindres. Nous souhaitons éviter une lecture trop rapide de l'histoire des humanités digitales qui soit réductrice et qui de fait néglige d'autres lignées qui précèdent largement le développement des *Humanities Computing* (McCarthy, 2005) et des sciences humaines et sociales assistées par les outils informatiques. Il est possible d'évoquer plusieurs influences notamment celles des statistiques ou des écoles comme celles des Annales, mais nous voulons nous concentrer ici particulièrement sur les premiers jalons en revenant sur l'évolution de l'index notamment durant la période médiévale. La question de l'accès à l'information a occupé pendant plusieurs siècles les prêtres qui ont tenté d'offrir de nouveaux moyens d'accéder au texte. C'est le cas de Jean Hautfuney[7], prêtre avignonnais, qui va réaliser vers 1320 avec son équipe de moines l'indexation d'une œuvre en plusieurs volumes : le *speculum historiale* de Vincent de Beauvais (c.1190-1264) qui a connu un grand succès et qui constitue un projet à visée encyclopédique sous la forme d'une compilation organisée d'un grand nombre de faits liés notamment à la vie religieuse. Vincent de Beauvais avait ainsi collecté des informations éparses, puisées à différentes sources pour en faire une nouvelle

6 C'est en fait la question des humanités rationnelles qui est posée. Il reste à savoir si on préfère traduire *ratio* par raison ou par calcul.

7 Par la suite, les éditions imprimées de l'œuvre de Vincent de Beauvais seront accompagnée de la « *Jean Hautfuney Tabula* ».

œuvre capable de satisfaire le désir de curiosité du lecteur. Le but de Beauvais (et de son « équipe ») était d'essayer d'offrir une organisation des connaissances cohérente par exemple en s'appuyant sur histoire de naturelle de Pline l'ancien (23-79), lui-même grand compilateur et peut-être premier encyclopédiste finalement, pour en repérer les manques afin de pouvoir mieux les compléter par des travaux connexes, ceux d'Isidore (560-636) par exemple. Mais l'ampleur de l'œuvre de Beauvais est telle au final (32 livres et 3718 chapitres)[8] qu'il est impossible d'envisager une lecture exhaustive ou tout au moins une lecture unique, tant il apparaît au contraire opportun de considérer qu'il s'agit justement d'un ouvrage de « références » et qu'il peut donc s'avérer utile pour des usages plus ponctuels. L'entreprise de Vincent de Beauvais devait servir initialement aux prêcheurs, mais leur mode de vie ne permettait guère l'usage d'un ouvrage aussi massif. Finalement, son utilité fut plutôt de permettre de constituer un ouvrage qui pallie aux manques de bibliothèques peu dotées, car plusieurs observateurs comme Alain de Lille avaient noté le manque de moyens de certaines abbayes et la pauvreté intellectuelle de certains moines. S'il ne comporte pas originellement d'index, le *speculum* contient des divisions notamment en chapitres et des résumés de chaque livre. Cela s'avère cependant insuffisant à l'usage. L'ouvrage est tel qu'il faut envisager d'autres modes de lecture pour répondre aux besoins d'un « lecteur pressé et intelligent » (Paulmier-Foucart, 1980 et 1985), ce que Jean Hautfuney entreprend avec un travail considérable d'enrichissement du texte en produisant un ambitieux index. Près de 5 800 mots-clés sont ainsi recensés pour faciliter la recherche d'information, le *statim invenire*[9]. Le travail de Jean Hautfuney envisage déjà les problèmes de synonymie et conçoit « *surtout un important thesaurus de concepts, ceux-là même qu'un utilisateur du quatorzième siècle cherchait d'abord*. » (Paulmier-Foucart, 1980, p. 20). Mais l'utilisateur du quatorzième ne diffère pas tant que cela de notre actuel usager qui est toujours pressé et qu'on espère toujours intelligent.

Par conséquent, l'initiative de Busa s'inscrit donc dans une longue tradition de la constitution des index, si ce n'est qu'il compte sur l'informatique pour l'aider à réaliser un travail long et fastidieux à réaliser pour des humains. Le *corpus thomisticum* est désormais aisément consultable en ligne[10]. On notera d'ailleurs que l'édito sur le site Web traduit en plusieurs langues a fait le choix de parler d'une édition digitale plutôt que numérique. Le corpus lemmatisé, c'est-à-dire opérant une réduction de ses mots à leur racine grammaticale, devait être initialement imprimé avant d'être enregistré sur des cassettes. Autant dire que sa manipulation n'en était

8 L'œuvre est disponible en ligne et transformée en une base de données interrogeable. < http://atilf.atilf.fr/bichard/Scripts/Artem2/formvdb.exe?1 ; s=768788535 ; corp=vdb ; % 20target=_top>

9 Le « trouver rapidement ».

10 Le *corpus thomisticum* désigne le corpus de l'œuvre de Thomas d'Aquin http://www.corpusthomisticum.org/

guère aisée initialement alors que le contenu peut être stocké dorénavant sur un DVD-Rom.

3. Une information indexée plus aisément manipulable et retrouvable

Les environnements Web facilitent l'accès à l'information et essaient de rendre sa manipulation plus aisée. Cette recherche de l'optimisation informationnelle n'est pas nouvelle. Le fait de disposer d'une information facile d'accès s'observe par l'essor très net des ouvrages type florilèges (Munk-Olsen, 1979, Beugnot, 1977) au treizième siècle où leur côté pratique est parfois mesurable à leur portabilité du fait de leur usage par des prêcheurs extrêmement mobiles. L'objectif des florilèges est de rassembler les meilleurs passages tout en offrant une facilité de repérage de l'information par des traitements alphabétiques.

Suite à l'utilisation de l'ordre alphabétique dans les concordances bibliques, les citations présentes dans les florilèges ont été de plus en plus classées alphabétiquement par *incipit*[11] ou regroupées par rubriques. Certains florilèges ont même été indexés pour faciliter leur utilisation par les prédicateurs à la recherche de passages sur un thème dans le but de réaliser un sermon. Le travail d'indexation s'opère également dans une logique explicative avec les travaux d'Alain de Lille (c. 1128 – 1202/1203) autour des *distinctiones* (Dahan, 2007) qui facilitent l'exégèse et l'argumentation grâce à un index des mots et des expressions employées dans la bible avec des explications sur leur sens allégorique, ce qui s'avère très utile pour les prêcheurs. Cela permet ainsi de se familiariser plus aisément avec un thème précis employé dans les écritures. Le contexte est aussi celui du développement des ordres mendiants qui sont mobiles par essence, dans leur volonté de retrouver la pauvreté du christ. Fondés par les franciscains et dominicains[12] pour apporter la bonne parole au XIIIe siècle, les « frères »[13] ne gagnent leur subsistance que par la qualité de leur prêche (Le Deuff, 2012) en bénéficiant de la charité d'autant qu'ils ne pouvaient rien posséder initialement. Nous trouvons ici dans cette démarche de rapprochement des saintes Écritures auprès de la population, une volonté de faire connaître et comprendre les écritures en dehors des élites traditionnelles, telles des humanités digitales populaires

---

11 Désigne le début d'un ouvrage.

12 Les positions vis-à-vis de l'index nous semblent différentes ici avec une recherche de la vérité prégnante chez les franciscains, tandis que les dominicains traquent davantage l'hérésie. Cette opposition est particulièrement mise en avant dans l'opposition romanesque entre Bernard Gui, l'inquisiteur dominicain et Guillaume de Baskerville, l'enquêteur franciscain.

13 Il ne faut pas oublier également le rôle des ordres féminins comme les béguines qui se développent à la fin du XXe siècle.

De la même manière, prêcheurs et « universitaires » éprouvent le besoin de situer des mots, des expressions sans quoi la scolastique ne peut se développer s'il n'est pas possible de se rapporter à des écrits authentifiés et faisant autorité. Le commentaire ne peut que se produire à partir de sources organisées. Les traductions des œuvres des auteurs grecs notamment depuis l'arabe ajoutent une somme importante de textes d'autorité, ce qui permet le développement de nouvelles œuvres comme celles de Thomas d'Aquin (1225-1274) qui possède une ampleur remarquable à l'époque (plus de 2 millions de mots). Dès lors, les ouvrages doivent devenir des instruments de lecture « savante » avec des marges et des repères pour faciliter la compréhension et éventuellement la mémorisation, et ce dans la lignée des travaux d'Hugues de Saint-Victor (1096-1141) (Illich, 1991). Cet essor d'ouvrages de références et d'index s'explique aussi par le besoin de réaliser des sermons de qualité, qui deviennent une épreuve de la démonstration de connaissances qui devient essentielle au XIIIe à l'université. En même temps, se développe le conseil de se rapporter aux originaux (*originalia*) comme accès authentifié et pratique saine d'un exercice quasi bibliographique.

D'autres entreprises collectives tenteront de produire des index alphabétiques en enjoignant à certains moines de noter tous les mots commençant par la lettre qui leur a été assignée en notant leur location. C'est d'ailleurs le travail d'Hugues de Saint-Cher (-1263), un dominicain qui va développer le premier système de concordances de la bible en s'appuyant sur le travail de plusieurs centaines de moines. Une fois achevé en 1230, il était possible aux dominicains de pouvoir retrouver l'ensemble des mentions d'un mot-clé donné. Là aussi on retrouve l'importance d'un travail collectif et collaboratif sans pour autant parler de *crowdsourcing,* tel que cela peut se pratiquer lors de la transcription de corpus comme sur le projet Transcribe Bentham[14]. Néanmoins, plus on est nombreux, plus le travail avance et dépasse donc de loin les tentatives personnelles ou familiales[15]. Les index alphabétiques furent ensuite adoptés pour les œuvres de grands auteurs comme Aristote (indexé anonymement par 1250 à Paris), Saint-Augustin (par le dominicain Robert Kilwardby (1215-1279), ou Thomas d'Aquin (indexé par Godefroid de Fontaines [1250-1309] puis distribué plus largement). Ces index étaient organisés par ordre alphabétique et les termes utilisés correspondaient à ceux en usage à l'époque notamment pour les étudiants et chercheurs qui disposaient d'une copie, car les index étaient diffusés séparément. Les étudiants les recopiaient via le système de la *pecia*, qui permettait de diviser l'œuvre en petites unités qui pouvaient être louées durant un temps court pour en effectuer la copie (Destrez, 1935, P.5-6).

14 http://blogs.ucl.ac.uk/transcribe-bentham/

15 John Barlett passera plus de vingt ans avec sa femme à réaliser la somme des concordances de l'œuvre de Shakespeare.

La logique des versets apparaîtra bien plus tard, dès lors les découpages étaient plutôt de type alphabétique de A jusqu'à G par exemple, même s'il s'avérait fréquent que la division n'apparaisse pas inscrite et qu'il fallût que le lecteur le fasse mentalement. Ce n'est que plus tard que l'index sera adjoint dans les versions imprimées. C'est ainsi que les outils développés durant l'époque constituent des systèmes de gestion de l'information qui seront utilisés plus tard et de manière plus massive à l'époque moderne et avec l'imprimerie. L'imprimerie va faciliter l'impression des gros ouvrages, trop long à copier et souvent copier partiellement, par livres. L'imprimerie marque aussi le développement du titre et de la page de titre alors que la tendance reposait sur la citation par *incipit.* La pagination apparaît tardivement, car elle n'était pas propice avant l'imprimerie du fait des variantes dans les copies et l'emploi d'autres modes de découpage. Il faut attendre 1513 pour trouver une édition paginée des deux côtés avec l'ouvrage de Niccolò Perotti (1429-1480), *Cornucopiae,* ouvrage imprimé par le célèbre imprimeur de Venise Alde Manuce (1449-1515). Cette logique des nombres correspond toutefois mieux au développement des index intégrés, ce que mettra en avant l'imprimeur vénitien en montrant l'intérêt de pouvoir rechercher un mot en se rapportant à des pages numérotés. Les index deviennent dès lors courants au XVIe et sont dorénavant intégrés à leurs éditions imprimées. L'imprimeur Johann Froben (1460-1527) de Bâle ira plus loin en numérotant également les lignes dans une édition des Adages d'Érasme en 1528[16]. Cette volonté de repérer l'information de façon plus fine tarde encore à se développer dans nos productions d'articles et d'ouvrages en ligne où peu d'articles sont découpés numériquement par paragraphe ou par ligne. Nul doute qu'il va falloir songer de plus en plus à des méthodes de citation plus précises.

4. Une surabondance informationnelle

La multitude des livres et les flots déversés par les imprimeurs peu scrupuleux sont critiqués ainsi par Érasme. Cela ne peut que faire écho aux critiques actuelles sur la somme d'informations de qualité médiocre de nos médias. En 1522, le juriste Giovanni Nevizzano of Asti (-1540) se plaint du trop grand nombre d'ouvrages disponibles notamment pour trouver le bon livre qui convient au besoin d'information dans sa préface à son ouvrage de 38 pages qui correspond à la première bibliographie sur les questions de droit.[17] Même constat chez Conrad Gesner qui tente alors de lister les ouvrages essentiels dans sa *bibliotheca universalis*, ce fameux ouvrage qui servira de base pour les bibliophiles et

16 On a trouvé d'autres traces, mais de façon plus ponctuelle notamment dans une édition de *Cornucopiae*, imprimé par Remboldt en 1507.

17 Giovanni Nevizzano, *Inventarium librorum Inventarium librorum in utroque iure hactenus impressorum* (Lyon, 1522)

bibliothécaires pendant plusieurs années. Gesner publie ensuite un index associé *Pandectae* (1548) de tous les ouvrages listés dans la *bibliotheca universalis*. Un index orienté théologie paraît en 1549 tandis que celui sur la médecine ne sera jamais achevé. L'objectif de la constitution de ses outils est d'aider les lecteurs à mieux identifier les ouvrages clefs sur une thématique parmi pléthore d'ouvrages notamment peu utilisés.

Francisco Sánchez de las Brozas (1523-1601) déplorait que dix millions d'années ne suffiraient pas à lire la somme de tous les ouvrages disponibles sans pour autant être assuré qu'on y trouverait quelque chose de vraiment utile, car au final on ne sait rien ou pas grand-chose[18], tandis qu'Henri Basnage de Beauval (1656–1710), qui a édité l'*Histoire des ouvrages des savants* de 1687 à 1709, constatait que la République des lettres était submergée par une surabondance de livres et que les revues d'ouvrages pouvaient constituer un remède intéressant (Bots, Van Lieshout, 1984). Il expliquait d'ailleurs son projet, qui prenait la suite de nouvelles de la République des lettres fondées par Pierre Bayle[19], en rappelant l'importance de produire des formes synthétiques : « *c'est dommage que les anciens ne s'en soient pas avisés et que l'on n'en trouve d'autres modèles dans toute l'Antiquité que la bibliothèque de Photius au IX siècle, qui est encore le plus riche trésor des gens de lettres, qui y trouvent en abrégé tant de pièces rares que l'injure des temps et la barbarie des hommes nous a ravies. Quelle commodité en effet de développer plusieurs volumes en peu de momens[20], et de voir presque d'un seul coup, le dessein, la conduite et les plus beaux endroits d'un auteur ? C'est comme un bouquet de fleurs bien choisi et bien diversifié (...)* »[21]

On constate dans les propos précédents qu'il s'agit aussi de produire des œuvres qui rassemblent pour faire face aux risques de dégradation et de pertes. Même constat chez Leibniz qui met en garde également contre un retour de la barbarie et en appelle à la collaboration. Il voit dans la figure du monarque comme celle de Louis XIV, un chef d'orchestre potentiel.

L'historien jésuite Francesco Sacchini[22] (1570-1625) rappelait l'importance d'une lecture studieuse qui implique la possibilité de pouvoir écrire même durant les lectures de loisirs, d'où le besoin de toujours lire avec un crayon sous peine de ne

18 Cité par Ann Blair. (Blair, 2011)

19 Sur ce périodique, voir la fiche consacrée dans le dictionnaire des journaux : http://dictionnaire-journaux.gazettes18e.fr/journal/0605-histoire-des-ouvrages-des-savants

20 *sic*

21 Troisième page de la préface in Beauval, H. B. de. (1687*). Histoire des ouvrages des sçavans*. Chez Reinier Leers, vol. 1.

22 Sacchini, Francisco. 1614. *De ratione libros cum profectu legendi libellus*. Ingolstadt: Ex typographeo Ederiano. L'ouvrage a été traduit en 1786. Moyens de lire avec fruit, tr. Durey de Morsan. La Haye [Paris : Guillot].

rien retenir. Finalement, on retrouve un esprit proche de ceux des lieux communs, ces cahiers constitués par les étudiants pour accumuler des connaissances grâce à des notes de cours et des notes prises durant leur lecture (Moss, 2003). Ces lieux communs (Kovacs, 2003) ou *loci* [23]*« illustrent une profusion plutôt qu'ils ne quêtent une cohérence. Dès lors, le lieu commun n'est ni la forme vide des topiques, ni l'idée banale et usée qu'entendent les modernes ; il correspond plutôt à l'idée de disponibilité universelle, au double sens de humanitas, à la fois culture et ouverture, sollicitude pour le bien commun » (Beugnot, 1977, p. 132)*

Nos humanités digitales restent dans la lignée de ces *loci* avec une multiplication de nos outils de collecte comme peuvent l'être les signets sociaux (Le Deuff, 2012) ou les systèmes de notes. Conrad Gesner était un grand preneur de notes et cherchait des moyens de les optimiser tout comme il avait songé à ce que son travail bibliographique soit utile aux autres bibliophiles qui pouvaient aisément adjoindre la cote de l'ouvrage directement dans les marges de la bibliographie universelle. L'humaniste doit donc apprendre à gérer l'information disponible et se doit d'employer différentes stratégies pour embrasser une masse d'information ce que tente de montrer une étude de Samuel Johnson (1709–84) qui distingue quatre différents types de lecture à partir de sa propre expérience : « "*l'étude difficile » pour les ouvrages à étudier avec un crayon, lecture ciblée pour une consultation dans le cas d'une recherche d'information, la lecture curieuse ou qui absorbe comme dans le cas d'un roman, et la lecture simple pour naviguer et scanner le contenu sans la fatigue de l'attention profonde.* »[24]

On constate donc que nos réflexions actuelles sur les humanités digitales et les discours autour de la surabondance d'information, des effets zapping, du manque d'attention que cela entraîne ne sont pas encore une fois totalement nouveaux.

Conclusion : vers une redéfinition des humanités digitales ?

On oublie trop souvent d'interroger ce qu'on entend par humanités dans humanités digitales, tant le terme est devenu peu usité en français. Replonger dans l'histoire des différents âges de l'information permet de mieux rendre hommage à

23 L'objectif était aussi pédagogique dans la mesure où il s'agissait de créer des lieux propices à l'argumentation et à la rhétorique.

24 Il est étonnant de voir que les propos sont proches de ceux qu'on emploie aujourd'hui pour qualifier nos lectures sur différents supports. Citation originale : "*hard study" for learned books read with pen in hand, "perusal" for purposeful consultation in search of information, "curious reading" for engrossment in a novel, and "mere reading" for browsing and scanning "without the fatigue of close attention*. » Cité par Ann Blair. (Blair, 2011)

l'héritage que nous a laissé la somme des humanistes qui nous ont précédés. S'il est clair que la transformation de l'imprimé par des méthodes numériques change nos manières de travailler, il ne faut négliger le fait que beaucoup des questions actuelles ont été déjà abordées par les siècles passés au cours des différents âges de l'information. La question reste également la même dans la mesure où il s'agit toujours de penser et de faire évoluer les conditions de production du savoir et les institutions dispensatrices ainsi que les outils et méthodes qui participent à sa diffusion. Finalement, on perçoit mieux que les humanités digitales ne procèdent pas seulement par rupture, mais également par continuité en tentant de répondre à des interrogations qui sont celles des humanités. Nous ne pouvons donc qu'en appeler à l'écriture d'une histoire longue des humanités digitales qui prennent davantage en compte les travaux précédents des différentes civilisations.

12. Bibliographie

Bertrand, Paul. « Les digital humanities sont-elles solubles dans le Steampunk ? : Conférence inaugurale. » *THATCamp Paris 2012 : Non-actes de la non-conférence des humanités numériques.* Paris : Éditions de la Maison des sciences de l'homme, 2012.

Beugnot, B., « Florilèges et Polyantheae : diffusion et statut du lieu commun à l'époque classique » *Études françaises*, vol. 13, n° 1-2, 1977, p. 119-141.

Blair, A. *Too Much to Know - Managing Scholarly Information before the Modern Age.* New Haven Conn. : Yale University Press, 2011

Bots H. et Van Lieshout L., *Contribution à la connaissance des réseaux d'information au début du XVII*e *siècle. Henri Basnage de Beauval et sa correspondance à propos de l'*« *Histoire des Ouvrages des Savans* » *(1687-1709). Lettres et index,* Amsterdam et Maarssen, 1984

Buckland, M. K. (2006). *Emanuel Goldberg and His Knowledge Machine*. Greenwood Publishing Group.

Busa, R. « Foreword : perspectives on the digital humanities » inSchreibman, S., Siemens, R., & Unsworth, J. (2008). A Companion to Digital Humanities (illustrated edition.). Wiley-Blackwell (an imprint of John Wiley & Sons Ltd), p. XVI-XXI

Carmes Maryse, Noyer Jean-Max, « L'irrésistible montée de l'algorithmique », *Les Cahiers du numérique* 4/2014 (Vol. 10), p. 63-102

Dahan, G. « Encyclopédies et exégèse de la Bible aux XIIe et XIIIe siècles », *Cahiers de recherches médiévales* [En ligne], 6 | 1999, mis en ligne le 16 janvier 2007, consulté le 21 avril 2015. URL : http://crm.revues.org/927 ; DOI : 10.4000/crm.927

Destrez, L. *La Pecia dans les manuscrits universitaires du XIIIe et du XIVe siècle*, Paris, J. Vautrain, 1935

Glushko, R. J. (2013). *The Discipline of Organizing*. Cambridge, MA : MIT Press.

Illich, I. *Du lisible au visible : la naissance du texte. Un commentaire du Didascalion de Hugues de Saint-Victor*. (traduit par Jacques Mignon). Paris : Éditions du Cerf, 1991

Kovacs, S. « Penser, classer, et la culture de l'imprimé : L'index du livre imprimé au XVIe siècle » in *L'organisation des connaissances : approches conceptuelles. Actes du 4e Congrès ISKO France*, Grenoble, 3 et 4 juillet 2003

Le Deuff, O. (2012) Du tag au like. La pratique des folksonomies pour améliorer ses méthodes d'organisation de l'information, Fyp éditions

Le Deuff, O, Clavert, F. « La petite histoire des humanités digitales », in Le Deuff, O. (dir.) *Le temps des humanités digitales*. Fyp éditions, 2014, p.15-31

Mattelart, A. *Histoire de la société de l'information* (3 éd.). Editions La Découverte, 2006.

McCarty W., 2005, *Humanities Computing*. Palgrave Macmillan.

Moss, A : *Les recueils de lieux communs, méthode pour apprendre à penser à la Renaissance*, Ed. Oxford University Press, 1996, nouv. éd. 2003.

Munk Olsen, B. (1979). Les classiques latins dans les florilèges médiévaux antérieurs au XIII siècle (à suivre). *Revue d'Histoire des Textes* Paris, 9, 47–121.

Paulmier-Foucart, M. « *Ut diligens et intelligens lector requirat* : une banque de données du *Speculum maius* de Vincent de Beauvais », *De la plume d'oie à l'ordinateur : études de philologie et de linguistique offertes à Hélène Naïs*, (*Verbum*, numéro spécial, Université de Nancy), Nancy, 1985, p. 469-480.

Paumier-Foulcart, M. « Jean Hautfuney, Tabula super Speculum historiale fratris Vincentii » — A-L, Spicae, Cahiers de l'Atelier Vincent de Beauvais, Nouvelle série, 2 (1980) p. 19-263

Serres, A., « Hypertexte : une histoire à revisiter », *Documentaliste — Sciences de l'information*, 1995, vol. 32, n° 2, p. 71-83.

Sherman, William, H. <http://www.livesandletters.ac.uk/> « Toward a History of the Manicule » March 2005

Souchier, E., & Jeanneret, Y. Pour une poétique de « l'écrit d'écran ». *Xoana*, 6/7, 1999.

Simondon, G.. *Du mode d'existence des objets techniques*. Paris : Aubier. 1989

Stiegler, B. (2008). *Prendre soin : Tome 1, De la jeunesse et des générations*. Flammarion.